

# Le coton africain franchira-t-il le cap de la crise ?

► COTON

François Giraudy, ingénieur agronome,  
Dagris. giraudy.f@dagris.fr

**L**E COTON AFRICAÏN avait la réputation d'être le plus compétitif au monde. Ces derniers temps, le doute s'insinue. Pourtant, s'il traverse actuellement une crise très sévère, ses atouts restent nombreux.

► Cet article n'engage que son auteur.

DEPUIS QUELQUES TEMPS, les appréciations négatives sur la compétitivité du coton se multiplient ; « rendements moindres, coûts trop élevés, qualité dégradée, environnement en péril, producteurs exploités et incapables d'évoluer » sont quelques uns des bruits qui alimentent la rumeur. Le coton ne serait plus un outil efficace de la lutte contre la pauvreté. Difficile de savoir quelles sont les parts de vérité et d'idéologie dans ces critiques. D'autant plus que les enjeux politiques et idéologiques sont énormes et que le coton africain a une importance économique et sociale de premier ordre.

**Lutte contre les subventions et compétitivité : des combats à mener en parallèle.** Les subventions octroyées par certains grands pays cotonniers à leurs producteurs faussent la compétition sur le marché mondial du coton. La lutte engagée par les acteurs des filières africaines et leurs gouvernements est donc parfaitement légitime et doit être menée jusqu'au bout.

Pour autant, elle ne doit pas se faire au détriment des efforts à réaliser pour proposer un produit le plus compétitif possible : même si le marché international était parfaitement juste, d'autres acteurs pourraient profiter d'un arrêt des subventions.

Si des pays comme le Brésil ou l'Australie semblent bien placés pour être les premiers bénéficiaires d'une redistribution des cartes sur le marché mondial, le coton d'Afrique francophone possède des atouts pour traverser la crise et continuer à jouer son rôle de levier du développement rural pour une bonne partie des agricultures familiales africaines.

**Productivité agricole et industrielle : de bonnes performances, mais une amélioration est possible.** Le premier facteur de compétitivité est la productivité, qui peut se décomposer en productivité au champ (pour

la production de coton-graine) et industrielle (transformation du coton-graine en fibre, qui est le produit coté sur le marché mondial).

La culture est exclusivement pluviale en Afrique francophone, et toute comparaison de rendement avec la moyenne mondiale est biaisée car plus de 60 % de la production mondiale est réalisée sous irrigation.

Dans le domaine pluvial, le coton africain a longtemps tenu le haut du pavé, étant parmi les meilleurs au monde. L'émergence de la culture du coton « industrielle » et pluviale dans le Mato Grosso brésilien a changé la donne. Certes l'agrobusiness local bénéficie d'un meilleur climat, de sols fertiles et de moyens sans commune mesure avec ceux dont peuvent disposer les paysans africains, mais les producteurs brésiliens ont su en tirer parti en apportant leur lot d'innovations aussi bien variétales que culturales.

Ainsi, les rendements d'Afrique francophone rivalisent toujours avec ceux obtenus par les producteurs texans produisant en pluvial, alors qu'ils sont dans une situation intermédiaire (on pourrait parler d'agriculture familiale industrialisée). Au niveau industriel, les rendements africains en fibre à l'égrenage sont parmi les meilleurs au monde.

En valeur absolue (rendement fibre à l'hectare), le coton africain est donc plutôt bien placé en termes de compétitivité. L'inquiétude viendrait plutôt d'une stagnation apparente de la productivité : les rendements, variétés et

1. Mais la production a connu une croissance énorme depuis 1994 et le rendement moyen masque des progrès réels dans certaines zones. Elle est par ailleurs compensée par l'entrée de nombreux nouveaux producteurs et la mise en culture de terres sans doute plus difficiles...

techniques n'ont que peu évolué depuis plusieurs années<sup>1</sup>. Les avancées exemplaires réalisées dans la gestion du parasitisme masquent mal les faibles progrès dans l'agronomie du coton *stricto sensu*.

Il existe cependant une prise de conscience généralisée pour améliorer la productivité et de nombreux acteurs cherchent à faire évoluer la situation. Des programmes visent à une amélioration de la fertilité, une optimisation de l'utilisation des intrants, de nouvelles approches variétales sont testées ici ou là. Mais l'ensemble semble manquer de

cohérence.

Malgré les échanges et les nombreuses rencontres, une véritable recherche africaine, soutenue par les États et les

baillleurs de fonds, tarde à émerger. Beaucoup d'initiatives restent au niveau local ou national et seules les firmes faisant la promotion du coton génétiquement modifié se donnent les moyens de leur ambition. Les cotons génétiquement modifiés sont susceptibles d'améliorer la productivité, mais leur évaluation dans le contexte africain est encore en cours. Quelles que soient, à l'avenir, les décisions prises par les pays africains concernant ces nouvelles technologies, il serait irresponsable de ne compter que sur ces dernières : tout miser sur les organismes génétiquement modifiés risquerait de masquer, voire de bloquer les marges réelles de progrès qu'il existe dans d'autres domaines, comme par exemple avec les semis sous couvert végétal.

Le conseil agricole doit aussi être repensé pour gagner en efficacité : un véritable conseil à l'exploitation permettrait d'obtenir des résultats significatifs sur l'amélioration des performances technico-économiques des systèmes de production cotonniers.

**La qualité : un combat et un piège.** Dans un marché morose, miser sur la

« UNE VÉRITABLE RECHERCHE AFRICAÏNE TARDE À ÉMERGER »

qualité est un des moyens pour améliorer la compétitivité.

L'Afrique produit un coton de bonne qualité, aux caractéristiques technologiques recherchées par les filateurs. Pourtant cette bonne image de marque s'est dégradée ces dernières années, d'abord à travers le coton collant, qui semble maintenant être globalement maîtrisé, mais surtout à cause de la contamination de la fibre par le polypropylène des emballages.

Si les acteurs des filières d'Afrique francophone ont mis un certain temps avant de réagir, les efforts réalisés ces deux dernières campagnes (emballages en coton) dans de nombreux pays sont spectaculaires et il est possible d'espérer un net redressement de ce point de vue.

L'Afrique du coton ne doit pas rester crispée sur des positions anciennes et se contenter de faire valoir ses atouts. Elle doit travailler sur des normes prenant en compte les spécificités, non seulement de sa fibre, mais aussi de l'environnement dans lequel elle le produit. Peser sur l'établissement de normes qui lui sont favorables est important, tout comme le fait de savoir prendre en compte les exigences aussi bien des clients directs (les filateurs) que finaux (les consommateurs).

En définitive, l'Afrique a des atouts forts à faire valoir et à améliorer dans le domaine de la qualité, à condition qu'elle ne tombe pas dans le piège de normes internationales qui lui seraient défavorables et que d'autres pays cherchent à lui imposer.

**Le coût de l'énergie et la protection de l'environnement : des atouts pour le futur ?** La flambée des cours du pétrole jouera en faveur des filières africaines dans le futur, renchérissant les coûts de production des agricultures fortement mécanisées et fortes consommatrices d'intrants (ainsi que celui des fibres synthétiques qui en sont issues). Cette augmentation renforcera la compétitivité du coton africain de deux façons : ne consommant que peu de pétrole ses coûts de production deviendront relativement plus faibles que ceux de ses concurrents agro-industriels et le développement des biocarburants pourrait permettre une meilleure valorisation de l'huile de coton.

L'eau, également, devient une denrée rare et chère. Les disponibilités en eau

pour l'irrigation se raréfieront dans beaucoup de pays. Dans ce contexte un coton pluvial peut voir sa rentabilité relative augmenter.

Le coton d'Afrique francophone utilise peu d'intrants et de manière raisonnée et il peut être considéré comme l'un des plus écologiques au monde. Dans un marché où les consommateurs sont de plus en plus sensibles aux questions de durabilité, il a là une carte à jouer s'il bénéficie d'une communication adéquate et renforce ces efforts en faveur de l'environnement.

**Des « performances » institutionnelles à protéger et à renforcer.** Comparativement à d'autres pays non industrialisés, l'Afrique francophone a aussi un atout non négligeable, c'est la bonne structuration de la plupart de ses filières, avec des producteurs organisés, et des acteurs travaillant ensemble à la défense de leur production. Les agriculteurs subissent les prix du marché mondial, mais, à l'intérieur de leur pays, sont le plus souvent partie prenante des décisions concernant la gestion de leur filière.

**Le talon d'Achille de la logistique.** Un des problèmes auxquels le coton africain doit faire face, ce sont les délais de livraisons et leur précision. La logistique est en effet un facteur limitant dans la mesure où la plupart des clients se situent en Asie et où la plupart des zones cotonnières africaines sont enclavées. Les délais sont donc très longs.

Ainsi, pendant longtemps, les filateurs d'Europe du Nord préféraient acheter de la fibre d'Asie centrale. Celle-ci était majoritairement stockée à Riga et ils pouvaient rapidement être livrés. De ce point de vue là le coton africain ne pouvait pas lutter.

Aujourd'hui la majeure partie des clients sont asiatiques et en particulier chinois et le même problème se pose. Ils ont du mal à comprendre qu'un bateau puisse avoir du retard ou même qu'il ait refusé de prendre un conteneur. Un effort global de réponse à cette problématique doit être fait.

**La parité monétaire : un filtre déformant.** Quelles que soient les performances des filières cotonnières africaines, elles sont complètement masquées par les problèmes de parité monétaire. Le



Emballer le coton pour garder la qualité de la fibre © F. Giraudy

franc CFA, lié à l'euro, se réévalue par rapport au dollar US, les filières cotonnières souffrent de la comparaison par rapport aux autres pays dont la monnaie reste stable ou est sous évaluée par rapport à cette référence<sup>2</sup>.

Ainsi, les conclusions d'une comparaison entre les différentes filières seraient complètement différentes si le dollar équivalait à un euro, ce qui était le cas il n'y a pas si longtemps. Au contraire, les Brésiliens ont profité dans ce domaine de la relative faiblesse du real (monnaie brésilienne) face au dollar. La dépréciation actuelle du dollar a un impact économique au moins aussi important que les subventions sur les comptes des filières cotonnières d'Afrique francophone.

**En définitive, le coton d'Afrique francophone peut être durable... s'il survit !** Il apparaît donc que si le coton africain n'est peut-être plus *aujourd'hui* le plus compétitif au monde, c'est essentiellement à cause de facteurs externes : subventions et dépréciation du dollar contre lesquelles les filières cotonnières n'ont pas de prise directe. Il possède néanmoins des atouts pour s'inscrire dans la durée et regagner en efficacité et en productivité.

Cela passe par une mobilisation de tous les acteurs, autour d'une stratégie clairement définie dans laquelle la productivité, la qualité, la logistique, l'environnement et la communication doivent être les principaux axes, sans que cela n'obère la lutte politique menée à un autre niveau pour la suppression des subventions.

Il n'en reste pas moins que de mettre en place de telles actions est difficile dans le contexte de survie que traversent actuellement ces filières et qu'un soutien est urgent afin de pouvoir passer ce cap difficile. ■

2. Dans les filières cotonnières africaines, la plupart des achats se font en FCFA (notamment le coton-graine) alors que les ventes se font en dollars.